

Nelson Mandela ou le retour des hommes dans la fabrique de l'Histoire

Author : Jérôme Grondeux

Categories : [Politique](#)

Date : 9 décembre 2013

La mort de Nelson Mandela a suscité le flot d'hommages et la vague d'émotion à laquelle on pouvait s'attendre. J'entendais sur France Info un spécialiste dont le nom m'a échappé décrire ce moment décisif où le leader emprisonné refuse d'être libéré préalablement aux négociations avec le pouvoir afrikaner et choisit de rester détenu, après tant d'années, pour conserver son crédit auprès des siens, et pouvoir réellement construire une sortie non-violente de l'apartheid. On reste sans voix devant ce mélange d'abnégation, de grandeur morale et de sens politique. Et il est rafraichissant de pouvoir, de temps à autre, admirer en histoire. Devant cette traversée victorieuse de la violence.

Mais surtout, une chose m'a frappée : personne n'a nié en l'occurrence l'importance de l'action individuelle. Personne ne nie même l'importance d'une série de décisions prises par Nelson Mandela et Frederik de Klerk dans une situation donnée, la responsabilité de leurs choix. Personne ne s'est levé pour expliquer que ces deux hommes ne faisaient que suivre des déterminants économiques, sociologiques ou culturels. Personne n'a expliqué que n'importe qui d'autre aurait agi de même à leur place.

Pour expliquer les actions de Mandela, on s'est spontanément tourné vers son itinéraire personnel, son premier engagement non-violent, la déception qui le pousse vers l'action révolutionnaire violente, et puis le dernier changement qui combine idéalisme et réalisme. Donc vers son itinéraire et la manière dont il l'a pensé. Vers un individu traversant des situations, appartenant successivement à divers milieux et vers sa conscience qui tire et actualise le bilan de ses expériences.

Personne n'a expliqué que la politique ne servait à rien, que l'on avait le choix qu'entre la décevante action révolutionnaire et le conservatisme de la politique institutionnalisée. Finalement, avec Nelson Mandela, nous nous retrouvons face à la problématique du « grand homme ». C'est-à-dire avant tout celui dont l'action historique, que l'on le veuille ou non, est déterminante à un moment donnée – ce qui n'a jamais empêché un bilan critique.

Et du coup, cette actualité et cette histoire récente m'amènent à tisser un lien entre la vision de l'histoire que nous, enseignants d'histoire, à tous les niveaux, diffusons et la dominance d'une perception dépressive du monde, si prégnante chez nous, du type : « les années 1960 étaient

merveilleuses, depuis il n'y a plus rien à faire ». Je pense qu'à force de vouloir donner les grands cadres, dessiner de vastes ensembles, explorer les structures, les représentations et l'inconscient collectif, présenter des aires culturelles, ce qui en soit est intéressant, on a fini par oublier au passage que l'histoire, ce sont des gens, et pas seulement des foules, mais aussi des individus.

Et que certains de ces individus arrivent à améliorer les choses, à beaucoup de niveaux, pas tous aussi spectaculaires que celui de Nelson Mandela. Que des hommes et des femmes pensent et agissent, dans un sens ou dans l'autre, et que leurs actions ont des conséquences. Que le niveau biographique, en histoire, s'il ne permet pas de tout expliquer, n'est pas illusoire. Et que nos élèves et étudiants, si nous ne voulons pas leur délivrer un message à la fois biaisé et dépressif, ont besoin que nous leur montrions des personnes identifiables, et pas seulement des groupes humains, prenant des décisions lourdes de conséquences, heureuses ou malheureuses, dans des situations données.

Au total, ce qui est le plus triste quand les historiens jouent aux scientifiques, au lieu de se contenter d'être rigoureux, c'est qu'ils ne parviennent à engendrer que de pauvres schémas platement déterministes, au lieu de rester sur le terrain qui est le leur, celui de l'humanité.